

www.e-rara.ch

**Histoire suisse racontée à mes jeunes amis pour servir de continuation
aux histoires racontées par [Jules Raymond] Lamé Fleury**

Favey, Georges

Lausanne, 1856

Schweizerisches Institut für Kinder- und Jugendmedien SIKJM

Shelf Mark: KE FAV G 1856 : 42 Ed.5

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-13181>

Dixième époque.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Condizioni d'utilizzo Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

privilèges ; mais , peu à peu , on trouva moyen de les leur retirer , malgré la promesse qu'on leur avait faite de les respecter .

Pétermann Rysig.

Les Suisses eurent encore de nouveaux démêlés avec les ducs de Milan , et s'emparèrent successive-ment de plusieurs places , entre autres de Domo , Ossola , Bellinzone et de la vallée de Léventine . Pé-termann Rysig , qui s'était emparé de Domo , à la tête de 300 hommes , résista pendant trois semaines à une armée de 30,000 hommes envoyée par le Duc de Milan pour l'assiéger . Le commandant ayant sommé Rysig de se rendre , celui-ci qui était bien approvisionné et fort de la discipline et du courage de ses compagnons d'armes , répondit : « Vous ne » croyez sans doute pas vous-même qu'on soumette » une garnison suisse avec des mots . » Secouru enfin par des troupes de Schwytz et de Berne , les Milanais se retirèrent ; la paix fut conclue moyennant une somme de 30,000 florins , que le Duc de Milan s'engagea de payer aux Suisses (1426).

DIXIÈME ÉPOQUE.



La Suisse , de 1436 à 1450.

A l'époque où nous voici arrivés , mes chers amis , il n'y avait plus en Suisse cette antique union qui

avait fait la force de la Confédération helvétique, et en avait assuré la gloire en maintenant la paix. Les conquêtes qu'on avait faites étaient devenues un sujet de jalousie et de division; la bonne intelligence ne pouvait plus durer, parce que chaque Canton voulait avoir des sujets et non des alliés.

Le comte de Tokenbourg avait fait avec la ville de Zurich un traité de combourgeoisie qui devait durer tant qu'il vivrait et cinq ans après sa mort; mais quelques difficultés s'étant élevées, il se décida à conclure un autre traité de combourgeoisie avec les cantons de Schwytz et de Glaris. Le Comte étant mort sans enfants, en 1436, ses parents, empressés de disposer de son immense héritage, furent arrêtés dans leurs projets par Zurich, qui prétendait avoir seul le droit d'administrer ses biens: Schwytz et Glaris opposaient des prétentions semblables. Les Zurichois voulurent s'emparer de la succession du Comte, mais ne purent y réussir.

Plus heureux dans le pays de Sargans, ils prirent et ruinèrent les châteaux de Nidberg et de Feudenberg, qui appartenaient au duc Frédéric d'Autriche. Le canton de Schwytz s'était déjà emparé de la *Marche*, qu'il disait lui avoir été donnée par le Comte de Tokenbourg.

D'autres difficultés s'élevèrent entre le canton de Zurich et ceux de Schwytz et de Glaris, au sujet de quelques portions de l'héritage du Comte. Ils en étaient venus à prendre les armes. Malgré une sentence arbitrale prononcée par des Cantons neutres, Zurich ne voulait rien céder de ses prétentions. Les Confédérés entrèrent armés sur son territoire, ils

arrivèrent même jusque sous les murs de la ville. Après quelques concessions mutuelles, la paix fut rétablie.

Mais cette paix ne fut pas de longue durée : les Zurichois, qui se voyaient déçus de leurs espérances et se croyaient lésés, jurèrent de se venger, au risque de compromettre la tranquillité de la Confédération Suisse et même son existence.

Nous avons vu, mes bons amis, au commencement de cette histoire, comment les premiers Suisses avaient su résister à toutes les forces de l'Empire pour conquérir et conserver leur indépendance. Pourquoi faut-il maintenant que la gloire de ces beaux temps soit ternie par le récit de la défection de Zurich....., qui eut la malheureuse idée de s'allier avec l'Autriche, c'est-à-dire de se soumettre à la domination de cette puissance ennemie.

**Zurich fait alliance avec l'Empereur
d'Allemagne,**

l'an 1442.

Pour mettre ce projet à exécution, les Zurichois envoyèrent des ambassadeurs à Frédéric III, empereur d'Allemagne. Ceux-ci lui exposèrent que les Zurichois n'avaient point participé aux actes d'hostilité commis par les Suisses contre sa maison ; puis, ils offrirent à ce monarque de lui restituer les biens qu'ils avaient conquis sur sa famille ; ils allèrent même jusqu'à lui offrir de faire une alliance avec lui, s'il voulait les mettre à l'abri des vexations des Suisses, qui, disaient-ils, étaient devenus leurs *ennemis communs*.

L'Empereur apprit ces discordes avec une satisfaction qu'il ne cacha pas ; car il voulait en profiter pour rétablir sa domination sur des peuples qu'il avait traités comme des sujets, et qu'il regardait alors comme des rebelles. Il accueillit favorablement leurs propositions, et promit de se rendre à Zurich afin de conclure l'alliance en question. Mais auparavant il envoya auprès d'eux des commissaires, pour obtenir des nobles et des autres habitants qu'ils reconnussent l'Empereur pour leur souverain légitime. Ces émissaires leur insinuaient que, puisqu'ils étaient destinés à être sujets, il valait mieux avoir pour souverain un prince puissant, que d'être citoyens d'une république dont l'état était précaire et mal assuré.

Indécis sur le parti qu'ils devaient prendre, ces peuples se réunirent en assemblée générale. Ceux qui se regardaient comme étant plutôt sous la protection des Suisses que sous leur domination, et qui avaient conservé leurs franchises, préféraient rester Suisses ; ceux qui n'étaient que sujets des Cantons, n'étaient pas du même avis : on ne savait donc que résoudre.

Les Bernois, voulant amener une décision, envoyèrent des députés à Zoffingue, afin de savoir si cette ville voulait rester sous la protection helvétique, ou si elle préférait rentrer sous la domination autrichienne. L'Avoyer de Zoffingue répondit au nom de ses concitoyens et en présence des envoyés de l'Empereur, qu'ils préféraient vivre sous la protection des Bernois et de la Confédération Suisse. Tous les habitants de l'Argovie adoptèrent la même

détermination ; mais Baden et Bremgarten , agissant sous l'influence des nobles, se déclarèrent pour l'Autriche.

L'Empereur, selon sa promesse, vint à Zurich ; il y conclut le traité d'alliance projeté, et y mit une garnison autrichienne.... Les Confédérés, qui avaient conservé contre Zurich de vifs ressentiments à cause de ses relations avec l'Autriche, ne cherchaient qu'un prétexte pour recommencer la guerre. Elle commença en effet en 1443. Les Suisses, au nombre de cent seulement, rencontrèrent 700 Autrichiens et Zurichois à Freyenbach, et les mirent en déroute ; peu de jours après, ils forcèrent les retranchements élevés par les Zurichois sur le mont Hirzel : enfin, ils s'emparèrent de Baden, de Bremgarten, de Regensberg et de Gruningen ; puis ils rentrèrent chez eux.

Combat sur les bords de la Sihl,

le 22 juillet 1443

Un mois s'était à peine écoulé depuis ces événements, que les Suisses recommencèrent les hostilités avec une armée composée de troupes des cantons de Schwytz, de Glaris, d'Uri, d'Unterwald et de Lucerne ; le landammann de Schwytz, Itel Réding, était à leur tête. Il attaqua les Autrichiens et les Zurichois réunis sur les bords de la Sihl, et les mit dans une telle déroute, que les soldats des deux partis furent sur le point d'entrer pêle-mêle à Zurich ; un grand nombre de Zurichois perdirent la vie dans ce combat. Réding, ne se croyant pas

suffisamment en force pour faire le siège de Zurich, se tourna du côté de Rapperschwyl. Dans le même temps, les Bernois, réunis à leurs alliés de Bâle et de Soleure, bloquèrent Laufenbourg. Cependant les deux partis étaient las de la guerre; ils désiraient également voir la fin des maux qu'elle traîne à sa suite. Les Autrichiens et les Zurichois proposèrent aux Confédérés une trêve, qu'ils ne crurent pas devoir refuser : elle devait durer jusqu'à la St-George de l'année suivante.

Mais cette trêve ne ramena pas la paix en Suisse; les Autrichiens et les Zurichois ne l'avaient signée que pour gagner du temps, et en attendant l'arrivée des troupes que le roi de France, Charles VII, avait promis d'envoyer à l'Empereur, pour l'aider à réaliser le projet qu'il avait formé de subjuguier les Suisses. Ceux-ci, se confiant en Dieu qui les avait toujours protégés, se remirent bientôt en campagne.

Après s'être emparés de plusieurs places restées au pouvoir de leurs ennemis, ils mirent le siège devant Zurich et punirent le Comte de Falkenstein qui avait pillé et livré aux flammes la ville de Brougg pour complaire à la maison d'Autriche, dont il était zélé partisan.

La punition fut sévère : les Suisses assiégèrent les châteaux de Farnsbourg et de Hoguen, qui appartenaient à ce Comte.

Les Armagnacs en Suisse.

L'armée que le roi de France avait promis d'envoyer à l'Empereur pour l'aider dans son projet de

conquête, était composée de volontaires qui portaient le nom d'*Armagnacs* ou *écorcheurs*. Elle était déjà parvenue aux frontières de l'Helvétie, que les Confédérés doutaient encore de son existence. Cette armée, suivant quelques historiens, était forte de cinquante mille hommes, et commandée par le Dauphin de France qui, plus tard, devint roi sous le nom de Louis XI.

Les Confédérés apprirent par des courriers venus de Bâle que les Armagnacs se répandaient autour de cette ville. Mais cette nouvelle ne les décida point à lever le siège des places qu'ils avaient bloquées. Ils se bornèrent à envoyer douze cents hommes, avec ordre de s'opposer au passage de l'avant-garde des étrangers, et de pénétrer, s'il leur était possible, dans la ville de Bâle.

Bataille de St-Jaques de Prattelen.

Le 26 août 1444 (je vous prie, mes chers amis, de vous souvenir de cette date), à la pointe du jour, ces douze cents Suisses, parmi lesquels il y avait 50 Neuchâtelois, commandés par le chevalier Albert Tissot, se mirent en route pour aller au poste qui leur était assigné. Chemin faisant, ils rencontrèrent deux moines qui revenaient du concile de Bâle. Ces moines leur dirent : « Les ennemis ont » déjà passé la ville, ils sont si nombreux que vous » courez à une perte certaine. » — « Eh bien ! ré- » pondit un Suisse, s'il faut qu'ainsi soit, nous » baillerons nos âmes à Dieu et nos corps aux en- » nemis. » — Lorsqu'ils furent arrivés près du vil-

lage de Prattelen, ils aperçurent l'avant-garde des Armagnacs composée de huit mille cavaliers que commandait le Comte de Dommartin. Ils se précipitent sur cette cavalerie, la mettent en déroute et la forcent à se replier jusqu'à Muttentz, où ils refoulent encore un corps de dix mille hommes d'infanterie. Bientôt une nouvelle mêlée recommence : chaque soldat suisse se trouve en présence de dix-huit hommes, environ. Mais cette fois encore, leur valeur l'emporte sur le nombre, et ils forcent leurs ennemis à repasser la rivière de la Birse.

Les Suisses auraient pu se contenter de cette victoire : leurs chefs leur disaient eux-mêmes qu'ils avaient assez fait pour la patrie et pour leur gloire. En même temps ils leur montraient le pont de St-Jaques sur la Birse défendu par une avant-garde de 10,000 Armagnacs, la rive opposée bordée d'une nombreuse artillerie et défendue par 30,000 hommes, et enfin les portes de la ville de Bâle, dont l'approche était gardée par un corps de 10,000 hommes. Mais ces braves guerriers restent insensibles à toutes ces représentations, ils ne pensent qu'à l'ordre qu'ils ont reçu de se rendre à Bâle, et ils veulent accomplir leur mission ou périr glorieusement. Le nombre de leurs ennemis, au lieu de les décourager, excite leur audace et enflamme leur courage. Ce qu'il leur faut, c'est la victoire !... Ils demandent à leurs chefs de les conduire sur-le-champ au combat. Ceux-ci cèdent à leur demande ! et bientôt le pont de St-Jaques est attaqué. La vue de l'artillerie et des troupes qui le garnissent les arrête un moment, voyant bien qu'ils ne pourront

franchir ce passage, ils se précipitent dans les eaux de la Birse. L'artillerie ennemie, que l'on dirige à l'instant contre eux, éclaireit leurs rangs et en met deux cents hors de combat. Cet échec ne les arrête pas : serrés les uns contre les autres, ils s'avancent en hommes déterminés à vaincre ou à mourir. Cinq cents d'entre eux pénètrent à travers les rangs ennemis et vont se jeter dans l'hospice de St-Jaques; cinq cents autres, qui n'ont pu les suivre, se replient jusque dans une île qui est au milieu de la Birse.

Tandis que les nobles de Bâle étaient mêlés aux nombreux ennemis des Suisses, les bourgeois de cette ville tentèrent une sortie pour venir au secours des Confédérés; mais bientôt la crainte d'être enveloppés par un corps considérable d'Armagnacs, les force à rentrer dans leurs murs. Les Suisses continuaient à combattre en désespérés, et ne voulaient point se rendre. Les armes qu'ils portaient ne pouvaient leur servir pour combattre de loin. Ceux qui étaient dans l'île se trouvaient exposés presque sans défense aux traits de leurs ennemis; plusieurs arrachaient de leur propre sein des flèches qu'ils renvoyaient à leurs ennemis; mais leurs efforts furent impuissants, tous succombèrent.... Le Dauphin fit alors diriger toutes ses forces contre les cinq cents autres Confédérés retranchés dans l'hospice de St-Jaques; et l'on vit une poignée d'hommes intrépides lutter avec un courage sans exemple contre une armée entière.

Les Armagnacs, pour en finir plus vite, mettent le feu à l'hospice, qui est bientôt détruit par les

flammes. Les murs s'écroutent avec fracas ; plusieurs sont engloutis dans les décombres, les autres se trouvent à découvert et sans défense ; ils sont cernés de toutes parts.

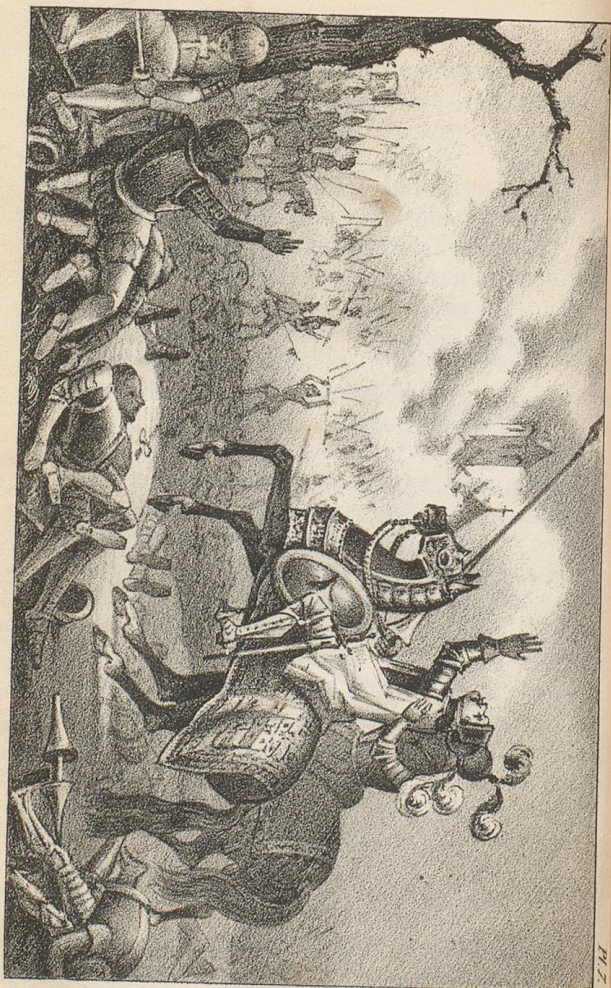
Cependant ils ne perdent pas courage ; semblables à des lions furieux , ils se précipitent au milieu des Armagnacs , non plus dans l'espoir de vaincre , mais bien déterminés à vendre chèrement leur vie !... Semant la mort autour d'eux , ils expirent enfin sur un monceau d'ennemis immolés , et plutôt en vainqueurs qu'en vaincus. Tous périrent , à l'exception de douze , qui parvinrent à s'échapper , mais que leurs compatriotes repoussèrent en les traitant de lâches....

Le récit de cette cruelle catastrophe , mes chers amis , est bien fait pour vous arracher des larmes : et moi-même , en vous la racontant , je ne puis retenir les miennes. Ceci ne vous rappelle-t-il pas le dévouement de Léonidas et de ses 300 Spartiates , qui trouvèrent la mort en combattant contre 20,000 Perses au passage des Thermopyles ? Pour éterniser le souvenir de la bataille de St-Jaques de Prattelen , on institua une fête annuelle , et on érigea un monument sur le lieu du combat. Vous aurez une idée du résultat de cette bataille , quand je vous aurai dit qu'on évalue à 9,000 le nombre des Armagnacs qui furent tués dans cette journée.

Mort de Burkard.

Pour compléter mon récit , je dois encore , mes amis , vous faire connaître la scène suivante. Le

Bataille de St Jacques sur la Buis.



combat avait duré toute une journée. Le soir de la bataille, un gentilhomme bâlois, nommé Burkard de Munch, se promenait à cheval sur le champ de bataille avec quelques autres chevaliers. En contemplant et en foulant aux pieds les cadavres des Suisses, il s'écria : « *Ah ! que le sang de nos ennemis est d'un beau rouge !..... Il me semble que je me baigne dans les roses !.....* » Alors un des Confédérés, ARNOLD SCHINK ; d'Uri, blessé grièvement, recueille ses forces, et se soulevant du milieu des morts, s'écrie : « *Flaire encore cette rose-ci !.....* » et il lance aussitôt au front de Burkard une pierre qui lui porte un coup mortel. Burkard tombe de cheval et vient expirer à côté d'Arnold, qui rend aussi le dernier soupir. Ce fait, mes amis, est non-seulement écrit dans l'histoire, mais encore il a été représenté et reproduit par d'habiles peintres. On évalue à 1,500 hommes la perte des Confédérés dans la journée de St-Jaques ; je vous ai déjà dit celle des Armagnacs.

Aussitôt que les Confédérés connurent les événements de la journée de Prattelen, ils s'empressèrent de lever les sièges de Zurich et de Farnsbourg, afin de marcher contre le Dauphin, ou au moins de couvrir leurs frontières.

Le Dauphin ne songeait cependant pas à les attaquer ; il avait perdu ses meilleures troupes ; il ne se souciait pas de gagner une seconde bataille à ce prix. Il quitta la Suisse, plein de respect pour la bravoure des Confédérés, et fit la paix avec eux, le 28 Octobre 1444.

**Première capitulation militaire avec Louis XI,
roi de France.**

Le Dauphin, devenu roi de France sous le nom de Louis XI, n'avait pas oublié la valeur que les Suisses avaient montrée à la bataille de Prattelen ; il désirait avoir à son service des soldats de cette nation. Dans ce but, il conclut en 1444, avec les Confédérés, un traité qui sanctionnait une capitulation militaire, c'est-à-dire la formation d'un corps de troupes composé entièrement de Suisses. D'autres princes suivirent cet exemple dans la suite ; dès lors un grand nombre de Suisses se vouèrent au service militaire auprès des monarques étrangers. Ce qui les détermina à prendre ce parti, c'est qu'en paix avec leurs voisins, ils ne trouvaient plus chez eux d'aliments à leur ardeur guerrière. Beaucoup de Suisses se distinguèrent d'une manière honorable par leur attachement aux princes qu'ils servaient, par leur fidélité et leur vaillance. De cette manière, le goût des armes et la science militaire s'entretenirent en Suisse, bien qu'elle jouît enfin de la paix. Cependant ces capitulations militaires ont attiré aux Suisses, républicains et défenseurs de la liberté, les reproches d'avoir prodigué leur sang pour soutenir le despotisme des princes, ou pour vider des querelles tout-à-fait étrangères à leur nation, et d'avoir maintes fois rapporté chez eux des vices qui y étaient inconnus auparavant. Mais nous laisserons de côté cette question, mon but étant, mes chers amis, de vous raconter les événements les plus remarquables de l'histoire de notre pays, et non de les juger.

Pour en revenir à notre sujet, je vous dirai que la guerre dura encore pendant quelques années en Suisse, et que les Confédérés continuèrent à obtenir des succès contre les Zurichois et les Autrichiens.

Combat de Ragatz.

le 6 Mars 1446.

Je vous citerai entre autres le combat de Ragatz, où les Glaronnais, au nombre de 1500, défirent une armée autrichienne forte de 6000 hommes, dont 1300 furent tués. Plus tard (en 1456), Zurich renonça à son alliance avec l'Autriche, et ainsi se termina cette guerre que l'ambition avait suscitée, et qui faillit entraîner après elle la ruine de la Confédération Helvétique.

Fribourg affranchi.

Le Duc d'Autriche, Albert, voyant la difficulté de conserver une ville aussi éloignée de ses Etats que l'était Fribourg, la céda à son cousin Sigismond l'an 1450; mais avant, il voulut en tirer de l'argent. Pour cet effet, il se concerta avec Hallwyl qu'il chargea d'annoncer aux Fribourgeois que le duc se proposait de leur rendre une visite, et qu'en conséquence ils devaient le recevoir honorablement à l'hôtel-de-ville, où il viendrait loger; il emprunta de l'argenterie, des tapis et des meubles précieux, qu'il fit expédier secrètement. Puis, sous prétexte d'aller à la rencontre du Duc, il engage quelques magistrats à le suivre. Arrivé à une certaine dis-

tance, où un poste de cavaliers autrichiens l'attendait, il se tourne brusquement vers les Fribourgeois et leur remet une lettre du Duc en disant : « Mon- » seigneur ne retournera plus chez vous : il vous » dégage du serment de fidélité que vous lui avez » prêté, et garde en même temps votre vaisselle » comme témoignage de reconnaissance. »

ONZIÈME ÉPOQUE.



Commencement des guerres avec la Bourgogne.

1469 à 1476.

LA MONNAIE DE BÊTE.

Les Suisses avaient conservé un souvenir ineffaçable des efforts qu'ils avaient faits pour résister aux attaques réitérées de leurs nombreux ennemis; aussi étaient-ils fiers de la gloire qu'ils avaient acquise dans leurs précédentes guerres. Ils étaient même devenus très-irritables, et ne supportaient pas même ce qui, aux yeux de bien du monde, n'aurait passé que pour une plaisanterie; en voici un exemple : Un Suisse était allé à Constance pour régler un compte avec un bourgeois de cette ville; il lui présenta de la monnaie sur laquelle se trouvait l'empreinte d'un ours.

Le citoyen de Constance, après quelques instants